

Français du Maghreb, de l'Afrique subsaharienne, du Canada

Chahrazed DAHOU, *Langues et identité(s) en Algérie. Enquêtes sur les représentations sociolinguistiques auprès de jeunes Algériens*, Paris, L'Harmattan, 2019, 296 pp.

Comme le souligne Henri BOYER dans sa "Préface" (pp. 9-11), ce volume n'est pas "une réflexion de plus sur le plurilinguisme algérien ou sur la diglossie arabe en Algérie" (p. 9) mais bien une enquête sociolinguistique de terrain par laquelle la chercheuse Chahrazed DAHOU a recueilli, par des entretiens semi-directifs, les discours que de jeunes diplômés algériens ont pu élaborer (en Algérie ou en France) autour des questionnements sur leur(s) identité(s) ethno-sociolinguistique(s).

L'auteure revendique, d'emblée, que cette recherche s'inscrit "dans le cadre de la sociolinguistique impliquée" (p. 13). La méthode d'investigation adoptée par Charahzed DAHOU pour observer la dynamique des langues et des contextes de contact de langues prévoit des "enquêtes qualitatives auprès de locuteurs eux-mêmes sur leurs attitudes et représentations linguistiques" (p. 13). On nous apprend que ces discours sont porteurs de représentations linguistiques ambivalentes, clivées, marquées par une culpabilité identitaire, car les langues maternelles des Algériens, langues considérées comme *basses* (la darija et le kabyle), semblent constituer une menace pour l'identité algérienne. Et ceci s'accompagnant d'un rejet de l'arabe: il s'agit bel et bien de l'arabe de religion objet d'enseignement scolaire, mis en opposition "flagrante aux vernaculaires réellement en usage en Algérie" (p. 10). BOYER voit dans ce travail une confirmation de la thèse selon laquelle "toute configuration linguistique sous contrainte [...] fait subir à ses usagers un préjudice majeur concernant les représentations, les attitudes et les comportements verbaux" (p. 10).

Ces enquêtes, approfondies et très fouillées, s'articulent en trois parties. La première s'attache à envisager la question centrale de la subjectivation dans le langage et les enjeux identitaires engendrés par les contextes de contact / conflit de langues dans une perspective diachronique, à l'aune des principales théories que les sciences humaines en général et les sciences du langage en particulier ont produites autour et sur les *identités linguistiques*.

Dans la deuxième partie, l'auteure présente le cadre méthodologique et théorique de son enquête sociolinguistique, en plus de la transcription du corpus. On découvre, de plus près, les témoignages de ces jeunes Algériens en France et en Algérie qui lui ont permis de constituer ce corpus de 65 entretiens dont l'analyse est présentée dans la troisième partie de l'ouvrage.

Si l'auteure, de son propre aveu, estime que "les locuteurs algériens n'apprendront rien de plus que ce qu'ils savaient déjà sans le savoir" (p. 13), la mise en perspective du passage de l'unilinguisme français (jusqu'en 1962, année de l'Indépendance du pays et de son adhésion à la Ligue arabe) à l'unilinguisme arabe actualise, et de beaucoup, nos connaissances sur les politiques linguistiques et leurs conséquences en terre algérienne. Cet unilinguisme arabe se mettra donc en place, entre autres, par une "généralisation de l'arabe (sans autre précision) et en l'éradication de toute autre langue en présence en Algérie, notamment la darija algérienne, qui semble être dépréciée pour son rapport à la première langue étrangère, le français" (p. 13).

Et c'est ici que DAHOU innove en proposant un néologisme pour qualifier le conflit / contact à l'œuvre en Algérie, entre langues dominantes et langues dominées: la *pluri-dieu-glossie*, qu'elle définit (p. 13, note 1) comme la situation sociolinguistique de contact / conflit de la langue arabe, en Algérie, entre "une langue 'l'arabe dans sa variété écrite' et plus d'une langue dont aucune ne bénéficie de la légitimité que peut avoir une langue fortement associée à la religion et à l'État". L'on sait, par ailleurs, que le tamazight a été reconnu comme langue officielle en 2016, grâce à une action forte menée par ses locuteurs berbères, alors que rien de comparable ne s'est produit pour la darija, "non-langue qui semble n'être digne d'aucune revendication de dignité linguistique". (p. 13)

Ainsi, le sujet algérien, supposé *pluri-dieu-glossique*, s'exprime ici et peut évaluer le degré de subjectivation de ses langues, notamment de l'arabe, officiellement langue de scolarisation, du primaire au lycée mais aussi langue de sa religion, "du berceau à la mort" (p. 14). DAHOU relève que cette langue arabe semble être frappée de représentations clivantes à la fois parce qu'elle exerce une domination sur le sujet, qu'elle est en conflit avec les autres langues du sujet mais aussi parce que du contact de cette langue arabe avec une ou des langues autres, émerge la perception de l'existence de

langues dites *basses*, à savoir la seconde langue officielle en Algérie, le tamazight, ou encore les langues du quotidien telles la darija, ou le français; toutes langues qui se retrouvent donc en opposition à l'arabe.

Empruntant le pas à Edgar MORIN, en particulier son concept de complexité, cette recherche ou *quête identitaire* se veut aussi comme une entrée dans l'univers complexe des contacts / conflits de langues, des enjeux identitaires qui en découlent, au départ d'un corpus coproduit, pour faire émerger les réalités ethno-sociolinguistiques conflictuelles "où tout comme les dominants, les dominés nient et / ou ignorent la domination" (p. 14). Le souhait de la chercheuse est aussi, avec Bourdieu, dont elle revendique la filiation, de "révéler la domination et le paradoxe d'une langue officielle qui est en même temps langue de religion" (p. 16), pour effectuer un double mouvement consistant à "faire reculer cette ignorance qui légitime les inégalités entre les êtres et leurs langues et [à] faire avancer la réflexion scientifique sur les inégalités entre les langues, entre les locuteurs mais également entre les locuteurs et les locutrices" (p. 14). Sans toutefois prétendre à l'exhaustivité ni au caractère définitif des résultats de l'enquête puisque la pluralité des points de vue, ainsi que la complexité du cadrage théorique "[font] que cette étude n'apporte aucune vérité strictement comprise et donc aucune réponse à la question identitaire en Algérie" (p. 15). Au contraire, DAHOU semble revendiquer davantage le foisonnement des questions qui émergent justement à la sortie de la lecture de son étude, questions dont la principale reste bien entendu celle de la subjectivation des langues, de son rapport à la construction identitaire de jeunes locuteurs ou locutrices algérien(ne)s, en France ou dans leur pays d'origine.

Autre point qui mérite une note et une attention dans la lecture de cette étude: le souci et la volonté de recourir à l'enquête de terrain auprès du sujet parlant pour "donner du sens à des affects, des sensations, des émotions réelles [...] mais dont ils méconnaissent les enjeux profonds" (p. 16). L'hypothèse formulée serait donc que les sujets témoignent des effets et non des propriétés de la langue dont il est question, mettant par conséquent sur le même plan pratiques déclarées, attitudes et représentations des locuteurs / locutrices quant à ces pratiques. L'ancrage délibéré, explicite et motivé, de cette recherche dans la sociolinguistique impliquée autorise donc, par ce positionnement assumé, que le discours de DAHOU elle-même soit relayé dans ces mots quand elle nous affirme que "[...] l'enquête a permis aux locuteurs interrogés comme à la sociolinguiste impliquée algérienne que je suis de réactualiser les possibilités et les contraintes que les langues en présence en Algérie offrent à leurs locuteurs" (p. 16) mais aussi que cette étude cherche "à faire émerger le sentiment d'une identité

linguistique algérienne, enfin déculpabilisée et consciente de sa pluri-dieu-glossie désormais avérée, car déclarée” (p. 17). C’est dire si les questions ou thèmes ‘délicats’ sont abordés avec beaucoup d’intelligence, sans rien évacuer, sans rien laisser au non-dit.

Cette recherche a, nous semble-t-il, atteint son objectif de manière rigoureuse, riche et très documentée. La transcription très soignée des entretiens donne à voir toute la complexité de ce contact / conflit des langues qui n’est plus diglossique mais bien *pluri-dieu-glossique*. Il en ressort un portrait très fragmenté d’identités linguistiques divisées, très souvent négatives, où s’exprime la négation de l’Autre, de sa langue.

Charahzed DAHOU a su parler des contacts de langues et en faire parler à travers une parole authentique, sans cesse en mouvement car les attitudes, dans ce domaine, sont “par essence instables”. Ce qui lui permet de conclure, en note: “la question de l’insécurité linguistique, du fétichisme de la langue et de la haine de soi a bien évidemment été abondamment traitée, mais comme les attitudes sont par essence instables et peuvent changer selon le contexte, autant recommencer la recherche au risque de se répéter” (p. 264)

Nous ne saurions conseiller de lecture plus documentée et plus encadrée à tous ceux et celles qui s’intéressent aux ‘guerres des langues’ et aux failles identitaires que le sujet (algérien en l’occurrence) vit avec ses langues, tiraillé entre “ce qu’il est et ce qu’il désire être” (p. 18).

Thérèse MANCONI

Ibtissem CHACHOU, Réda SEBIH (dir.), *Langues et dynamiques urbaines au Maghreb. Retour sur des situations d’enquête de terrain*, Alger, Manchourat El-Hibr, 2020, 180 pp.

Ibtissem CHACHOU et Réda SÉBIH ouvrent leur “Introduction” (pp. 11-18) à cet ouvrage en mettant en relief l’apport de Thierry BULOT, à qui sont offerts en hommage les articles ici réunis, dans l’édification d’un champ de recherche en sociolinguistique urbaine au Maghreb, notamment grâce à des initiatives de coopération maroco-française. Comme le souligne la sociolinguiste Khaoula TALEB IBRAHIMI (“Préface”, pp. 7-9), ce volume s’inscrit lui aussi parmi les travaux fondateurs d’une “sociolinguistique maghrébine originale”, ici représentée essentiellement à travers des recherches menées en Algérie et au Maroc, qui se penche sur les spécificités locales tout en essayant de les relier à une dimension plus ample.

La première contribution est signée par Mohammed Zakaria ALI-BENCHERIF qui observe “Les traces visibles des paradoxes de la domination linguistique en contexte multilingue algérien” à travers une recherche de terrain visant à saisir “l’articulation des différentes langues qui caractérisent le paysage sociolinguistique urbain algérien” (p. 21). Les données recueillies montrent que si l’affichage privé est plurilingue, l’affichage officiel s’avère en revanche “dominé par l’arabe standard (en position haute) et à un degré moindre par le français (en position basse)” (p. 30) en offrant peu de visibilité au tamazight, malgré son statut de langue co-officielle.

Réda SÉBIH s’intéresse, dans la contribution suivante, à l’impact de la patrimonialisation de la Casbah d’Alger sur les dynamiques identitaires casbadjies (pp. 35-57). En recueillant un corpus de discours épilinguistiques (en français) sur la Casbah et ses pratiques langagières, il montre que le parler casbadji est considéré comme un patrimoine social à protéger, indissociable du lieu où il était en usage.

Suit une étude de Kamila OULEBSIR sur un corpus de commentaires collectés sur Facebook afin d’examiner la “Mise en discours de l’espace urbain ‘Alger’” (pp. 59-82). Après une réflexion sur Internet comme terrain de recherche, OULEBSIR décrit les étapes de constitution de ce corpus et les difficultés rencontrées, pour analyser ensuite les réponses fournies au questionnaire ouvert proposé (fourni à la fin de l’article), ciblé sur la ville d’Alger, sur sa dimension identitaire et sur les pratiques linguistiques qui la concernent.

Ibtissem CHACHOU rend compte d’une “Enquête de terrain autour de la mise en discours de la ‘citadinité’ et de la ‘ruralité’ dans la ville de Mostaganem” (pp. 83-114) réalisée grâce à un questionnaire semi-directif, intégralement reproduit dans le texte, qui a permis d’observer les appellations et représentations concernant les habitants de cette ville à tradition “citadine” (qui a connu l’occupation des Andalous et des Turcs, p. 83), leurs habitats et leurs façons de parler.

La ville de Casablanca est au cœur de la contribution d’Amal AMMI ABBACI et Sarra ABBACI, qui adressent leur attention au rapport entre “Espace urbain et dynamiques socio-langagières au Maroc” (pp. 115-142) avec l’objectif de parvenir à une connaissance plus approfondie du parler des jeunes algériens en contexte urbain. À travers l’analyse des conversations informelles enregistrées en 2016-2017 auprès de 20 informateurs âgés entre 17 et 20 ans, nés et grandis dans cette ville cosmopolite, les chercheuses parviennent à identifier les domaines du lexique les plus touchés par la créativité linguistique de ces locuteurs, qui touche aussi la morphologie des mots français.

Le volume se termine par la contribution d’une architecte, Nora GUELIANE, visant à éclairer “L’ambiguïté d’une terminologie: les ksour

et les nouveaux ksour au M'Zab (Algérie)" (pp. 143-178), une vallée située à 600 Km d'Alger qui voit l'apparition de nouvelles extensions urbaines qui tendent à être désignées par des appellations qui réfèrent au passé mozabite.

Cristina BRANCAGLION

Raymond SIEBETCHEU, Sabrina MACHETTI (dir.), *Le camfranglais dans le monde global. Contextes migratoires et perspectives sociolinguistiques*, Paris, L'Harmattan, 2019, 278 pp.

Massimo VEDOVELLI ouvre ce volume plurilingue par une "Prefazione" en italien (pp. 7-9, version en anglais aux pp. 11-13) qui attire l'attention sur l'importance de la prise en compte des recherches sur les langues et les contacts linguistiques dans la planification des actions institutionnelles visant à gérer les mouvements migratoires dans le monde contemporain. L'ouvrage présente, en effet, les résultats des recherches menées par des chercheurs qui s'intéressent aux contextes migratoires et notamment à la diffusion d'un idiome de contact – le camfranglais – hors de son berceau originaire, correspondant à la ville de Douala et, plus en général, à la zone francophone du Cameroun méridional. Comme l'expliquent les coordinateurs, chercheurs à l'Université pour Étrangers de Sienna, "les travaux présentés dans ce livre analysent le comportement linguistique des locuteurs du camfranglais aussi bien dans les zones camerounaises pas encore ou pas suffisamment explorées, en l'occurrence les zones arabophones / fufuldéphone et anglophone, que dans les principaux pays de l'Occident où on enregistre une forte immigration camerounaise" ("Introduction. Le camfranglais dans le monde: diasporisation et globalisation", pp. 15-19: p. 16).

L'ouvrage est organisé en deux parties, la première – "Genèse et statut du camfranglais" – a l'objectif de mettre en lumière le contexte où s'est formé ce parler ainsi que de décrire sa vitalité et les trajectoires migratoires qui lui ont permis d'atteindre une plus large diffusion; la deuxième, "Marquages diasporiques du camfranglais", présente les différents espaces migratoires où vivent aujourd'hui les locuteurs du camfranglais.

Dans le premier des trois essais qui composent la première partie, Valentin FEUSSI ("Le francanglais, une traduction d'histoires et d'expériences des diversités camerounaises", pp. 23-39) se sert de l'appellation *francanglais* pour désigner cette variété orale,

issue du mélange du français, de l'anglais et des langues locales camerounaises. Il invite à reconsidérer son histoire dans une perspective herméneutique et phénoménologique qui permette de montrer comment “les éléments affichés et identifiés comme francanglais traduisent en fait d'autres paramètres qui ne sont pas uniquement linguistiques, dont on ne peut faire l'économie si on veut étudier ce parler” (p. 36). Dans la contribution suivante, Augustin Emmanuel EBONGUE traite “De la situation du camfranglais” (pp. 41-55) et explique comment son usage, lié d'abord à des pratiques cryptiques, s'est ensuite enrichi d'une fonction identitaire qui lui a permis de donner lieu à des représentations positives. Exclues des usages institutionnels et du système éducatif, le camfranglais est la langue des communications informelles entre les jeunes des milieux urbains, pratiquée en famille, entre amis, dans les milieux étudiants et reprise, occasionnellement, dans la presse, dans la musique jeune, dans les échanges sur les réseaux sociaux. Le profil le plus fréquent du locuteur de camfranglais s'avère être celui des jeunes nés dans les grandes villes camerounaises depuis les années 1980, qui ont comme langue première le français ou l'anglais et comme L2 le camfranglais, étant donné qu'ils n'arrivent à maîtriser les langues maternelles qu'à l'adolescence. Le dernier essai de cette partie, par Raymond SIEBETCHEU, présente “La camfranglophonie dans le monde” (pp. 57-82) en décrivant les mouvements migratoires camerounais en Occident de la période postcoloniale, qui se concentrent dans les villes et qui ont connu essentiellement deux phases: les trente premières années (1960-1990) étaient caractérisées par une immigration intellectuelle qui avait comme destinations principales la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Depuis les années 1990 on relève des projets migratoires plus complexes de la part de jeunes intellectuels qui complètent leur formation en Europe mais tendent ensuite à se diriger vers l'Amérique du Nord. On pourra y puiser des informations intéressantes concernant l'Italie, où l'immigration camerounaise se dirige surtout vers les régions du Nord et du Centre. SIEBETCHEU propose en outre une réflexion sur les modalités qui permettent aux énoncés en camfranglais de développer de nouvelles nuances sémantiques et, plus généralement, sur les pratiques langagières des camfranglophones. Il offre en outre un très utile état de la recherche sur le camfranglais, au Cameroun et dans plusieurs contextes migratoires, Italie comprise.

Les contributions réunies dans la deuxième partie du volume permettent d'apprécier comment “le monde global et post-global de la mobilité illimitée des marchandises et des personnes est également le monde du contact illimité et du mélange des formes symboliques des langages et des langues qui donnent naissances aux identités plurielles”

(p. 85). Deux études examinent la situation du camfranglais en Italie: Raymond SIEBETCHEU essaye de préciser qui sont les utilisateurs de ce parler dans la péninsule, comment il est perçu, dans quels contextes il est utilisé et quel est son avenir dans l'espace sociolinguistique italien ("Le camfranglais en Italie: appropriation et attitudes linguistiques", pp. 85-138); Jocelyne KENNE compare les pratiques et représentations relevées en Italie à celles qui concernent le contexte migratoire allemand ("Immigration et contact linguistique. Une étude comparative entre le camfranglais parlé en Italie et en Allemagne", pp. 155-173). Le contexte allemand est en outre approfondi par Rémi TCHOKOTHE, qui présente les résultats d'une enquête menée à Erlangen, la ville qui a accueilli la 22^e édition du Challenge Camerounais, un événement qui regroupe chaque année de grandes masses de Camerounais qui participent à cette rencontre culturelle et sportive ("Le camfranglais et la camerounité diasporique relationnelle en Allemagne", pp. 139-153). Deux contributions en anglais orientent l'attention vers les espaces anglophones: Constance MBASSI MANGA propose trois études de cas afin de comparer les marques d'identité qui se développent en France, au Royaume Uni et aux États-Unis ("A case study of Camfranglais in superdiverse contexts: France, the UK and the USA", pp. 175-198); Fonju NDEMESAH oriente son attention vers le Canada, un pays à bilinguisme officiel anglais/français comme le Cameroun, pour étudier les comportements linguistiques des camfranglophones qui se sont établis à Toronto, Edmonton et Québec ("An exploratory study of Camfranglais in a multilingual context: the case of Canada", pp. 199-216). Cette deuxième partie se termine par deux études concernant des contextes migratoires situés au Cameroun où l'usage du camfranglais n'avait pas encore été exploré: d'une part la zone anglophone, sur laquelle s'est penchée Gisèle PIEBOP ("Structures et représentations du camfranglais à Buéa", pp. 217-241) et d'autre part la zone septentrionale, influencée par le fufuldé, à laquelle se sont intéressés Raymond SIEBETCHEU et Raphael TAMESSE ("Le camfranglais dans le Cameroun septentrional. Le cas de la ville de Maroua", pp. 243-262).

Le volume se termine par une postface en anglais rédigée par Sabrina MACHETTI ("Immigrant and Migrant Languages in migration contexts", pp. 263-271) qui propose un état des lieux des recherches sur les langues des migrants menées tant en Italie qu'au niveau international, tout en mettant en relief les limites et les défis qui caractérisent ce domaine d'études en émergence.

Cristina BRANCAGLION

Christian KUATE, *Coppia in ostaggio – Cameruneserie. Viaggio nel cuore dell’Africa*, Trento, Gruppo Editoriale Tangram, 2020; “Presentazione” par Gerardo ACERENZA, traduction de Gerardo ACERENZA et Christian KUATE, 253 + 79 pp.

Cette publication, à la structure insolite, offre aux lecteurs italiens une version accessible en leur langue maternelle de deux romans de l’écrivain Christian KUATE, qui a choisi de s’établir dans une ville italienne mais qui a opté pour le français comme langue d’écriture. Le volume peut se lire dans les deux sens et propose les traductions en italien de deux romans qui forment un même cycle: d’une part *Coppia in ostaggio* (*Ménage en otage*, Paris, La Doxa, 2018) et de l’autre *Cameruneserie. Viaggio nel cuore dell’Africa* (*Camerouniaiserie. En apnée sous le soleil*, Paris, La Doxa, 2020). Le cycle, construit autour d’un couple mixte formé d’un jeune camerounais et de sa future épouse italienne, met en rapport deux réalités culturellement éloignées, d’abord dans le cadre d’une enquête policière, puis à travers le récit, imprégné de grotesque et d’esprit carnavalesque, de leur voyage au Cameroun.

Comme on l’apprend dans la “Presentazione” (pp. 11-12), Christian KUATÉ – né à Douala en 1982, immigré en Italie en 2007 et titulaire d’un diplôme universitaire de deuxième cycle en philosophie depuis 2015 – a participé activement aux cours de traduction de l’Université de Trento, pendant lesquels les étudiants s’exerçaient à la traduction littéraire de ses romans, sous le double guide de l’auteur et de leur professeur, Gerardo ACERENZA, qui a rédigé aussi ces pages introductives et qui s’est chargé d’une révision de la traduction.

Une telle entreprise a permis une réflexion approfondie sur la variation géographique du français hors de France et sur les écarts culturels qui peuvent limiter la compréhension de certaines expressions, défis qui ont amené à ajouter exceptionnellement une note explicative en bas de page (p. 33, pour signaler un renvoi ironique à l’hymne national du Cameroun) et à introduire un bref “Glossario” (p. 249) commun aux deux traductions. Celui-ci a une structure très simple et se compose de 15 entrées formées du mot-vedette et d’un équivalent – ou d’une explication – en italien. Si une partie de ces mots sont déjà attestés dans la lexicographie différentielle concernant les variétés de français parlées en Afrique (*benskinneur*, *bend-skin*, *koki*, *mbenguiste*, *mbout/mougou* figurent dans la BDLP-Cameroun, <https://www.bdlp.org/>; *bangala* est enregistré dans l’*Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*, Edicef/AUF, 2004), d’autres ne le sont pas encore et trouvent dans les romans de KUATE des intéressantes attestions écrites: *achouka*, *banlong*, *ndjotteur*, *niasseuse*, *n’guedjo*, *souop*, *tchip*, *way*. Ce glossaire cependant ne vise pas recenser tous les diatopismes utilisés par KUATE mais uniquement ceux qui ne sont pas

expliqués dans le texte. D'autres aspects de la variation géographique du français pourront ainsi être découverts au fil de la lecture des deux romans, qui sera aussi une excellente opportunité de réflexion sur les stratégies traductives à mettre en place face aux œuvres francophones.

Cristina BRANCAGLION

Gervais NZAPALI-TE-KOMONGO, *Langues et éducation en Centrafrique*, Louvain-la-Neuve, EME, 2020, 146 pp.

Comme l'annonce Philippe BLANCHET dans la "Préface" (pp. 9-11) qui ouvre le volume, ce livre "propos[e] un projet de réforme éducative [...] fondé sur une double analyse sociolinguistique et sociodidactique des langues en présence en République Centrafricaine" (p. 9), avec l'objectif d'introduire la langue maternelle dans l'enseignement des savoirs de base et à encourager la mise en place d'une éducation bilingue et plurilingue.

Organisé en sept chapitres, le livre commence par une "Introduction" (pp. 15-17) qui présente brièvement le contexte géo-historique de la République Centrafricaine, dite aussi *la Centrafrique*. Le premier chapitre retrace ensuite l'"Histoire de l'introduction du français en Afrique et en Centrafrique" (pp. 19-26) en attirant l'attention sur les raisons économiques et politiques qui ont présidé à l'exploitation du continent et sur le caractère "accidentel" (p. 21) de la création d'un système scolaire, jugé nécessaire pour assurer l'évangélisation et pour former des cadres intermédiaires. C'est l'occasion pour rappeler les efforts de l'instituteur Jean DARD, "précurseur de la linguistique contrastive en Afrique francophone" (p. 22), qui avait essayé d'introduire les langues africaines à l'école, sans succès à cause de l'hostilité de l'Église catholique. L'auteur poursuit avec une description de la politique de diffusion du français à travers l'Alliance française et les institutions francophones, une politique qui semble ignorer les réels contextes d'emploi du français en Centrafrique et oublier la présence d'autres langues.

NZAPALI-TE-KOMONGO revient sur la politique linguistique coloniale dans le deuxième chapitre, "La politique linguistique en Centrafrique" (pp. 27-61), où il rappelle que "le français était un moyen, un instrument de gestion, une réponse à un besoin, à savoir, la gestion de la grande et florissante entreprise et permettait la gestion des colonies sous son aspect linguistique" (p. 33). Ainsi, les langues ethniques étaient interdites dans les classes et des sanctions étaient prévues pour

les contrevenants: “le port de ‘signe’, la planchette, ou encore, un gros os ramassé dans la poubelle (expérience vécue), suspendu par un fil qu’on portait au cou” (p. 33). L’enseignement se caractérisait par un certain “amateurisme” (p. 34) étant donné qu’il était confié à des enseignants peu formés. Seulement après la conférence de Brazzaville (1944) l’on a commencé à concevoir une école africaine ancrée aux réalités linguistiques et culturelles locales. Cependant la situation du système éducatif ne s’est pas améliorée après les indépendances et en 1994 il a fallu convoquer les États généraux de l’éducation pour encourager à une réforme qui introduise le sängö: “malheureusement cette mesure est restée dans les tiroirs des décideurs, faut de courage politique” (p. 37). L’auteur évoque tous les efforts menés pour assurer un statut juridique officiel à cette langue et pour parvenir à sa standardisation, notamment dans les domaines lexical et orthographique. Il revient en outre sur l’enseignement du français, en montrant le caractère inadéquat de l’approche et des méthodes utilisées avant et après les indépendances: “la difficulté de cette école provient de ce que ces programmes d’enseignement, ces manuels et supports pédagogiques, ces méthodes étaient le reflet de l’environnement linguistique et culturel d’un autre pays, la France. Au jour d’aujourd’hui, tous les chercheurs partagent l’avis selon lequel l’école est en déphasage avec la réalité socio-éducative” (p. 48). En sont un exemple éclairant les méthodes élaborées à partir des années 1970-1980 qui s’appuient sur des outils techniques inadaptés aux besoins de la population. NZAPALI-TE-KOMONGO mentionne alors les recherches et approches qui pourraient aider à définir une politique scolaire efficace, notamment l’*Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire* – pourtant reçu négativement par les élites du pays, plutôt orientées vers le français normatif – et le *Cadre européen commun de référence pour les langues*, qui a ouvert la voie à un renouveau didactique orienté vers la compétence plurilingue et pluriculturelle.

Le troisième chapitre, intitulé “Situation sociolinguistique et enjeux glottopolitiques en Centrafrique” (pp. 63-74), décrit la richesse linguistique de ce pays qui compte deux langues co-officielles (le français et le sängö, connu par 98% de la population) et un grand nombre de langues ethniques parlées dans les zones rurales. Les locuteurs sont donc généralement trilingues et les fonctions des différentes langues varient selon les contextes selon une dynamique diglossique complexe: le français, langue de culture et de l’enseignement, langue de la ‘modernité’, domine dans les relations formelles, dans l’administration, dans la presse; à l’oral, cependant, c’est le sängö qui devient langue prédominante, sauf dans certaines zones rurales, où il est objet de représentations négatives et le statut plus prestigieux revient alors aux langues ethniques. NZAPALI-TE-KOMONGO invite à réfléchir aux interactions qui se créent entre les différentes langues et aux effets positifs que pourrait avoir la

prise en compte de la langue véhiculaire dominante dans la politique éducative: l'introduction du sängö à l'école primaire est vue comme une condition nécessaire à une véritable appropriation du français, "matière et médium d'enseignement" (p. 74).

Les deux chapitres qui suivent sont dédiés respectivement aux "Représentations du français" (pp. 77-92) et aux "Représentations du sängö" (pp. 93-112), qui décrivent les enquêtes menées auprès de lycéens de classes terminales à Bangui afin d'observer les pratiques et les attitudes envers ces langues et de déterminer les stratégies à développer dans l'apprentissage. Pour ce qui concerne le français, l'on constate que la majorité des enquêtés (90,54%) rejette le français parlé avec un accent régional et évoque même des programmes de correction phonétique pour aboutir à des productions orales libres de toute influence locale, vu que l'idéal à atteindre est souvent celui de "parler français comme un Français" (p. 87). L'on enregistre en tous cas une certaine fierté dans l'expression en français en public, malgré quelques situations de frustrations liées à la peur d'être objet de moquerie en cas de productions fautives. Les actions nécessaires pour parvenir à la réorganisation du système éducatif centrafricain sont décrites et argumentées dans les deux derniers chapitres: "L'intégration du sängö à l'école" (pp. 115-127) et "L'intégration du plurilinguisme dans le système éducatif" (pp. 129-135).

Avant de conclure nous devons de signaler quelques lacunes dans les références des ouvrages cités, qui ne sont pas toujours décrits dans la bibliographie en fin de volume, et dans la numérotation des pages, notées seulement à l'ouverture de chaque chapitre. Malgré cela, et malgré l'absence d'une conclusion, on ne peut que recommander la lecture de ce volume, qui permet une compréhension approfondie de la situation sociolinguistique de la Centrafrique et qui offre un exemple d'aménagement d'un système éducatif plurilingue fondé sur les recherches du laboratoire fondé et dirigé par Gervais NZAPALI-TE-KOMONGO à l'Université de Bangui, le Laboratoire de Sociolinguistique et d'Enseignement Plurilingue (LASEP).

Cristina BRANCAGLION

Jean-Claude BATIONO, Hans-Jürgen LÜSEBRINK (dir.), *Communication interculturelle en contexte africain*, Saarbrücken, Presse Universitaires de la Sarre, 2021, 418 pp.

Les contributions réunies dans le présent volume, rédigées en français ou en allemand, sont issues du premier colloque international sur

la communication interculturelle en contexte africain qui a eu lieu du 5 au 7 octobre 2016 à l'Université de Koudougou au Burkina Faso. Après un "Avant-propos" (pp. 3-4) et une "Introduction" (pp. 13-20) signés par les coordinateurs de l'ouvrage et proposés dans les deux langues, le texte de la communication inaugurale de Hans-Jürgen LÜSEBRINK ("Penser la communication interculturelle en Afrique subsaharienne. Questionnements, défis, potentialités et limites des modèles occidentaux", pp. 21-43) ouvre la réflexion sur le concept de "communication interculturelle" (ou "interculturel" et "interculturalité") qui, par rapport à d'autres notions visant à évoquer les interactions entre plusieurs cultures (*relations, échanges, contacts*), permet de mettre l'accent sur "les contacts entre des hommes, des communautés et des nations, que ce soit sur le plan verbal, para-verbal, non-verbal, extra-verbal ou encore médiatique" (p. 23). LÜSEBRINK rappelle ensuite des défis théoriques et pratiques impliqués par l'application de ces concepts et méthodes d'analyse au contexte africain, où il faudra reconnaître une importance majeure à des phénomènes et des pratiques comme le multiculturalisme ou l'apprentissage coopératif.

Les autres contributions sont réunies en trois parties, en fonction des problématiques abordées. La première partie porte sur les études concernant la "Conception de la communication interculturelle" et la "transférabilité des modèles occidentaux dans le contexte africain". Serge Théophile BALIMA (pp. 47-57) se penche sur les processus d'intégration sous-régionale, en particulier dans l'espace ouest-africain, et insiste sur le rôle de la communication interculturelle dans la solution des conflits. Le potentiel interculturel des médias audiovisuels est au centre de plusieurs contributions: celle de Christoph VATTER (pp. 59-75) souligne l'intérêt d'un usage didactique du long-métrage *Soleils* (2013); Régis Dimitri BALIMA (pp. 77-89) observe l'usage des langues dans les chaînes de télévision de la ville de Ouagadougou et les rapports de force entre les différents idiomes, le volume horaire s'avérant dominé par le français qui trouve dans les audiovisuels un support à son maintien comme langue internationale mais qui finit par créer des complexes d'infériorité chez les Burkinabè, dont les langues maternelles sont peu valorisées; Émile Pierre BAZYOMO (pp. 91-103) met en lumière le rôle des nouveaux médias dans la production de rêves migratoires chez les jeunes Africains et insiste sur la nécessité de les éduquer à un usage critique d'Internet et des technologies de l'information, devenus de nouveaux vecteurs d'assimilation culturelle et des voies d'accès à la cybercriminalité. Toujours à propos des contextes éducatifs, Abdoulaye OUEDRAOGO (pp. 147-162) essaie d'identifier les solutions possibles pour une restructuration des apprentissages et des contenus pédagogiques à l'école, ce qui implique nécessairement, de la part de l'enseignant, une connaissance du contexte actuel et une volonté de favoriser l'intégration de l'apprenant à sa communauté.

Enfin, Paul N'GUESSAN-BÉCHÉ (pp. 183-191) informe sur un aspect peu connu des avant-gardes artistiques et littéraires du début du XX^e siècle, en mettant en relief leur intérêt pour les arts africains et leur contribution à la communication interculturelle entre l'Afrique et l'Europe. Cette partie inclut en outre trois articles, rédigés en allemand, qui se penchent sur les milieux de la germanistique africaine¹.

La deuxième partie du volume, qui réunit des études concernant les "Médiations géopolitiques et défis interculturels", s'ouvre par une analyse de Mahamadou Lamine OUEÛDRAOGO (pp. 195-206) consacrée au film *En attendant le vote* que le réalisateur burkinabé Missa HÉ-BIÉ a adapté du roman d'Ahmadou KOUROUMA, analyse qui montre comment se construit l'interculturel sur les plans éthique, modal, syntaxique, énonciatif et à travers la mise en relation du Soi et de l'Autre. Le potentiel interculturel du roman africain est en outre mis en valeur par Alain Joseph SISSAO (pp. 223-244) qui retrace son évolution en attirant l'attention d'une part sur l'usage des langues et les stratégies d'hybridation ou de métissage linguistique et d'autre part et sur les modalités d'écriture basées sur la carnavalisation des genres et sur l'intertextualité. Les autres contributions de cette partie traitent de la dimension interculturelle en contexte éducatif. Joseph Dougoudia LOMPO (pp. 207-218) se penche sur la communication pédagogique telle qu'elle était enseignée à l'École Normale Supérieure de l'Université de Koudougou dans un module de formation des enseignants, et propose quelques suggestions pour améliorer la participation et la compréhension des élèves ainsi que pour favoriser et pour renforcer l'apport culturel local. Bangre Yamba PITROIPA (pp. 219-231) étudie l'impact des reformulations utilisées par l'enseignant pour se faire comprendre par ses élèves dans les écoles primaires du Burkina Faso, où les enfants apprennent le français comme L2. L'amélioration de l'enseignement du français, généralement L2 ou LE en Afrique, est également au centre de la contribution de Maxime Z. SOMÉ (pp. 245-264), où sont présentés les résultats d'une étude de cinq profils linguistiques d'élèves du Sud-ouest du Burkina Faso afin de mettre en place des outils pédagogiques et didactiques de communication interculturelle.

Dans la troisième partie de l'ouvrage il est question des "Expériences pédagogiques et modèles didactiques de la communication intercul-

1 Friederike HEINZ (pp. 105-127) propose une réflexion sur l'utilité des conversations enregistrées et transcrites pour créer des situations d'interaction interculturelle chez les étudiants; Akila AHOULI (pp. 129-145) invite les germanistes africains, en raison des compétences interculturelles acquises grâce à leurs études, à se faire promoteurs d'un dialogue interethnique dans leur propre pays; Annette BÜHLER-DIETRICH (pp. 163-182) propose quelques suggestions pour promouvoir les études germanistiques au Burkina Faso.

turelle dans les institutions d'enseignement secondaire et supérieur en Afrique subsaharienne". L'objectif étant celui d'améliorer le système éducatif africain, Afsata PARÉ-KABORÉ (pp. 287-299) invite à intégrer les principes du communautarisme propres de la société traditionnelle africaine pour développer des approches éducatives favorables au vivre ensemble. Dans le même ordre d'idées, Kalifa TRAORÉ (pp. 302-311) encourage la prise en compte d'éléments culturels propres de la communauté d'appartenance de l'apprenant pour améliorer les enseignements / apprentissages et offre des exemples concernant les mathématiques. Juliette KABORÉ-OUÉDRAOGO (pp. 315-343) réfléchit à la possibilité d'améliorer l'enseignement de la littérature en s'inspirant aux approches traditionnelles de nature collectiviste et propose un exemple de démarche interculturelle appliquée au roman *Le Soleil des indépendances*. Eric Walièma SOMÉ (pp. 345-358) attire l'attention sur les contenus interculturels qui caractérisent les programmes d'histoire-géographie dans l'enseignement secondaire. D'autres contributions traitent de l'interculturalité dans les cours d'allemand².

Dans son ensemble, le volume permet de bien saisir le caractère interculturel des médias et des produits culturels africains tout en révélant combien les milieux de la recherche s'avèrent conscients des potentialités d'innovation didactique et pédagogique que l'intégration de la communication interculturelle représente pour les enseignements / apprentissages de l'école et de l'université.

Cristina BRANCAGLION

Sandrine HAILLON (dir.), "Contact des langues au Manitoba et en Acadie: approches sociolittéraires et sociolinguistiques", *Franco-phonies d'Amérique*, n. 50, 2020

Tout spécialiste de langue et culture québécoise (et canadienne-française) connaît le débat linguistique autour des *Belles-Sœurs* de Michel TREMBLAY et du *joual* qui a fait couler, à partir des années soixante-dix, beaucoup d'encre dans des articles scientifiques du monde entier. Toutefois, il connaît moins le *chiac*, variété en usage

2 Il est question notamment des cours de littérature et civilisation au niveau universitaire (Albert GOUAFFO, pp. 267-285), de la traduction en contexte multilingue (Lombo GNOUMOU, pp. 359-374), des manuels d'allemand langue étrangère (Simplice AGOSSAVI, pp. 375-383), des contenus culturels dans les formations des enseignants d'allemand (Jean-Claude BATIONO, pp. 385-397).

en Acadie, et encore moins le *franglais*, la variété parlée par un grand nombre de Franco-Manitobains. Ces variétés de français peu connues sont de nos jours de plus en plus utilisées comme langues littéraires et la revue *Francophonies d'Amérique* leur consacre son cinquantième numéro.

Ce numéro thématique regroupe quatre articles issus des communications présentées dans le cadre du Colloque international “Langue et Territoire 4”, qui s’est tenu à Trento, en juin 2019, organisé par le Département des Lettres et Philosophie de l’Università degli Studi di Trento en collaboration avec l’Université Laurentienne de Sudbury (Ontario, Canada). Les auteur(e)s des contributions proposent des analyses qui portent sur les représentations linguistiques, sur les interactions et sur les pratiques langagières des locuteurs de ces deux variétés en usage au Canada.

Dans l’“Introduction” du numéro (pp. 13-20), Sandrine HAILLON remarque qu’au Canada les recherches menées dans ce domaine stigmatisent très souvent les pratiques langagières de ces variétés et amplifient l’insécurité linguistique des francophones en situation de minorité. Toutefois, il existe des études assez récentes montrant également la vitalité aussi bien du franglais que du chiac. En effet, ces variétés sont depuis longtemps exploitées par des romanciers, des poètes, des dramaturges et des cinéastes dans leurs créations littéraires. Ce numéro thématique, souligne Sandrine HAILLON, espère contribuer à renouveler le “discours sur le français et sur les marques du contact linguistique en milieu francophone minoritaire canadien” (p. 20).

Dans le premier article du numéro (“La *Suite manitobaine* de Roger Auger: sociolectes, médiations linguistiques et institutionnelles”, pp. 21-42), Jean VALENTI analyse la langue des trois pièces de théâtre des années soixante-dix qui composent la *Suite* du dramaturge manitobain: *Je m’en vais à Régina*, *John’s Lunch* et *V’là Vermette*. Déjà à partir de l’introduction de l’étude, l’auteur se propose de répondre aux questions suivantes: “quel discours la *Suite manitobaine* de Roger Auger tient-elle sur l’usage de la langue française? Quelles représentations de celle-ci véhicule-t-elle? La référence au français et au fait francophone renvoie-t-elle à un arrière-plan social où se dénombrent des idéologies linguistico-littéraires conflictuelles comme caractéristiques d’une théâtralité hétérogène sur le plan de la langue et marquées du sceau de l’interdiscursivité?” (p. 24). Avec un grand nombre de citations à l’appui, extraites surtout de la première pièce de la trilogie, Jean VALENTI montre que le dramaturge, à travers un des personnages, tient un discours assez tranchant sur l’usage de la langue française au Manitoba: “On est en train de se faire assimiler à tous les jours. Si on se bat pas pour nos droits, il y en a plus un de nous autres qui va parler français dans

dix ans” (p. 31). Il faut se battre à chaque instant, se battre également avec les membres de sa propre famille pour assurer longue vie à la langue française et éviter ainsi l’assimilation culturelle. Chez Roger AUGER, la volonté de parler français à tout prix déclenche des conflits au sein d’une même famille et oppose frères et sœurs, parents et enfants: les uns revendiquent le droit de parler anglais, puisqu’ils vivent dans une société bilingue et biculturelle, les autres pensent au contraire qu’il faut s’obstiner à parler français pour ne pas accentuer leur statut minoritaire.

Comme le titre de sa contribution l’indique (“Travers et traversées de la langue française *remixée* au Canada: du jocal de Michel Tremblay, au chiac de France Daigle, au *franglais* de Marc Prescott et de Stéphane Oystryk” pp. 43-68), Lise GABOURY-DIALLO s’intéresse tout d’abord à la langue littéraire de Michel TREMBLAY et de France DAIGLE, et ensuite au *franglais* des auteurs franco-manitobains Marc PRESCOTT et Stéphane OYSTRYK. D’entrée de jeu, l’auteure précise dans une note de bas de page qu’“au Manitoba français, c’est ce terme [franglais] qui est communément utilisé pour désigner le parler hybride de certains Franco-Manitobains, notamment les jeunes citadins” (p. 43). Pour ce qui est de l’adjectif *remixé* apparaissant dans le titre (“langue française *remixée*”), Lise GABOURY-DIALLO explique qu’elle exploite le sens donné à ce terme par Lawrence LESSIG dans l’ouvrage *Remix: Making Art and Commerce Thrive in the Hybrid Economy*³, selon qui “la culture du remixage (‘remix culture’ [traduction de GABOURY-DIALLO] est un processus créatif d’artistes qui puisent à diverses sources (souvent désignées comme sources premières) pour retravailler ces ‘emprunts’ afin de créer de nouvelles œuvres. Selon cet auteur [LESSIG], la culture a toujours offert un certain nombre de produits susceptibles d’être piratés (les synonymes sont nombreux: palimpseste, copiage, vol, intertextualité ou plagiat, par exemple)” (pp. 46-47). Il s’agit en effet de la stratégie mise en œuvre par les auteurs franco-manitobains étudiés par Lise GABOURY-DIALLO: ‘remixer’ la langue française ‘normée et standardisée’, pour transgresser la norme avec des emprunts à l’anglais et avec l’alternance codique, procédés exploités, quoique de manière différente, par PRESCOTT et OYSTRYK dans leurs créations littéraires. Dans la pièce de théâtre *Sex, lies et les Franco-Manitobains*, publiée en 2001, Marc PRESCOTT caractérise le parler de certains personnages avec le *franglais* utilisé par la minorité francophone du Manitoba, un français marqué par l’oralité, coloré par des emprunts à l’anglais et rendu hybride par l’alternance codique. Un des personnages s’ex-

3 Lawrence LESSIG, *Remix: Making Art and Commerce Thrive in the Hybrid Economy*, London, Bloomsbury Academics, 2008.

prime avec ces mots: “Lui: Cossé que tu veux qu’n gars me fasse? Un gars s’essaye. Écoute, si t’es pas pour me laisser partir, pourrais-tu au moins me dire ton nom? *Come on*, y a personne d’autre icitte” (p. 54). Les personnages qui apparaissent dans le film de Stéphane OYSTRYK, *FM Youth*, sorti en 2015, utilisent également le vernaculaire typique de Saint-Boniface: “Alexis – *Whatever!* Plein d’monde! On parle en français *right now!*” (p. 54). Par leurs manières de s’exprimer, les personnages de ces auteurs franco-manitobains “ne se perçoivent ni comme francophones, ni comme anglophones” (p. 57). Selon Lise GABOURY-DIALLO, ils sont ‘bilingues’ ou encore ‘ambilingues’, selon l’expression de Nathalie MELANSON (p. 57).

Dans la troisième contribution du numéro (“Idéologies linguistiques en circulation autour de la dénomination ‘français’ au Manitoba: analyse d’un corpus de presse” pp. 69-95), Sandrine HAILLON étudie l’origine du terme *franglais* et analyse un corpus de 66 articles de presse parus entre 1962 et 2019 dans l’hebdomadaire *La Liberté* (le plus important magazine de langue française au Manitoba), dans le but de comprendre le discours que la presse écrite tient sur cette variété linguistique. L’auteur précise au tout début de son étude que “le terme est un mot valise sémantiquement transparent: composé de la syllabe initiale du glottonyme ‘français’ et de la syllabe finale du glottonyme ‘anglais’, il évoque d’emblée ce qu’il désigne, c’est-à-dire le mélange des langues française et anglaise” (p. 72). Ce mélange du français et de l’anglais se caractérise au moins à trois niveaux: présence d’emprunts intégraux de l’anglais, alternances codiques et interférences de tous genres comme dans l’extrait proposé en guise d’exemple: “Je suis tanné de me faire dire que je parle tout croche, que je parle avec un accent, que j’utilise *way too much* d’anglais *or* que c’est pas *alright* de *talker* pis de *hang-outer* avec mes *buds* avec une *beer*, en franglais” (p. 73). Après avoir bien répondu à la question “qu’est-ce que le franglais?”, à travers l’analyse des occurrences extraites de son corpus, HAILLON cherche à comprendre quelles sont les représentations linguistiques, les idées reçues, véhiculées dans la presse écrite par le terme *franglais*. À la suite de son analyse, l’auteure observe plusieurs types de discours qui ont été tenus dans l’hebdomadaire *La Liberté* au fil du temps. Dans la période 1962-1971, tous les articles portant sur le *franglais* adoptent “un point de vue normatif et puriste” (p. 81) et les auteurs le qualifient de patois ou de dialecte. Pendant la décennie suivante, le point de vue est légèrement différent, car Sandrine HAILLON observe que le discours sur le *franglais* est plutôt orienté sur une “opposition entre une élite engagée pour la ‘Cause’ [défense du français] et une masse passive que l’on rend coupable de l’assimilation” (p. 85). Tandis que pour la période 2001-2019, on ne retrouve presque plus le “discours puriste” qui avait caractérisé les articles

des périodes précédentes et les auteurs des articles de presse soulignent “l’authenticité et la valeur identitaire” (p. 85) de ce code linguistique. Toutefois, l’auteur de l’étude conclut qu’aujourd’hui, au Manitoba, les locuteurs du *franglais* tiennent un discours qui valorise parfois cette variété, mais également un discours qui tend à stigmatiser cette pratique linguistique (p. 91).

Dans la dernière contribution (“De quoi le chiac est-il le nom?: une étude du parcours définitoire du chiac et de ses enjeux dans la littérature savante et de vulgarisation scientifique”, pp. 95-118), Laurence ARRIGHI cherche à comprendre s’il existe des “convergences” ou des “divergences” entre les “définitions” et les “catégorisations” sur le *chiac* parlé en Acadie (pp. 95-96) proposées dans des études scientifiques (trois essais de la spécialiste du chiac Marie-Ève PERROT et également deux articles respectivement de Ruth KING et de Robert PAPEN) et dans un ouvrage de vulgarisation (*l’Encyclopédie canadienne*). ARRIGHI remarque, après avoir bien présenté les positions des auteurs de son corpus scientifique, qu’un consensus se dégage chez les spécialistes: “le chiac, c’est du français”; ou pour le dire autrement, ce n’est pas une langue nouvelle, hybride et autonome” (p. 108). Toutefois, il s’agit d’une variété qui présente un grand nombre d’emprunts à l’anglais, pour ce qui est du lexique et des mots-outils. La définition du *chiac*, proposée par l’auteur de la notice de *l’Encyclopédie canadienne*, correspond approximativement selon ARRIGHI aux descriptions données dans les articles scientifiques analysés. Cependant, un grand nombre de questions restent sans réponse après avoir lu les quatre sections que *l’Encyclopédie* consacre à cette variété, car “on note également l’accumulation d’assertions scientifiquement discutables”, par exemple: “Le chiac est un vieux collatéral du français parlé par des locuteurs en situation d’alternances de codes, c’est-à-dire des bilingues chez qui les deux langues parlées sont alors discursivement activées” (p. 112). Dans la conclusion de sa contribution, Laurence ARRIGHI constate qu’aussi bien dans la littérature scientifique que dans la littérature de vulgarisation, il existe une convergence: le *chiac* est une variété de français stigmatisée, et ce malgré l’éloge que certains artistes font de ce parler.

Les quatre contributions de cette livraison de *Francophonies d’Amérique* illustrent à merveille les tensions qui existent entre les langues, les variétés de langue et les territoires où le français est en situation de minorité.

Gerardo ACERENZA

France MARTINEAU, Wim REMYSEN (dir.), *La parole écrite, des peu-lettrés aux mieux-lettrés: études en sociolinguistique historique*, Strasbourg, Éditions de linguistique et de philologie, 2020, 274 pp.

En janvier 2019, l'Université de Sherbrooke avait accueilli deux journées d'études concernant la thématique annoncée dans le titre de cet ouvrage, dans lequel sont réunies les contributions issues de cette initiative. Comme l'expliquent les coordinateurs du volume dans leur essai liminaire ("La 'parole écrite', du vernaculaire au standard: enjeux et pistes de recherche", pp. 1-10), l'objectif était celui de "réfléchir aux pratiques de l'écrit telles qu'on les trouve dans des milieux sociaux variés – à la fois dans les milieux aisés et lettrés et dans les milieux modestes et populaires" (p. 1). Le choix de l'expression "parole écrite" vise à souligner la proximité de l'oral et de l'écrit, le fait qu'ils "s'inscrivent [...] dans un même continuum communicatif entre la langue de l'immédiat et la langue de la distance [...], l'écrit n'étant pas exclusivement associé à la dernière" (p. 1). Les études proposées portent donc sur des manuscrits, rédigés entre le XVII^e siècle et la fin de la Première Guerre mondiale.

Comme le soulignent MARTINEAU et REMYSEN, le volume dans son ensemble contribue à faire avancer la réflexion en sociolinguistique historique, dans la mesure où il contribue à mettre en relief certains éléments théoriques ou méthodologiques propres à ce champ de recherche qui permet, grâce à une démarche pluridisciplinaire et à l'interrogation de documents souvent marginalisés, de mieux comprendre l'origine et la dynamique des phénomènes linguistiques étudiés, d'observer l'histoire de la langue d'après une perspective autre que celle du standard, de mettre en relief la diversité des pratiques langagières attestées dans les sources manuscrites et l'influence que l'acte même d'écriture peut avoir sur les pratiques scripturales.

Les contributions portent surtout sur l'écriture en français, en France et hors de France, mais aussi en néerlandais et en anglais. Nous allons rendre compte des études qui se penchent plus particulièrement sur la francophonie extra-hexagonale.

La première partie, "Pratiques et normes de l'écrit, des peu-lettrés aux mieux-lettrés", s'ouvre par une étude de France MARTINEAU intitulée "Le visible et l'invisible en sociolinguistique historique: les écrits de Charles Morin" (pp. 13-30), qui offre un exemple d'une recherche basée d'une part sur la "démarche du visible" – "celle qui cherche à mettre en filiation les traces écrites d'un individu avec celles laissées par d'autres individus, de différents lieux, époques ou classes sociales" (p. 14) – et d'autre part sur la prise en compte de "l'invisible", c'est-à-dire de "l'absence de certaines variantes, qui permet de mieux saisir les tensions linguistiques à l'œuvre chez l'individu et dans sa communauté" (p. 14). MARTINEAU s'intéresse en

particulier au journal de voyage du charpentier canadien-français Charles MORIN, né en 1849, qui s'avère être “un scripteur plus en maîtrise du code écrit que d'autres scripteurs ou scriptrices malhabiles de son époque” (p. 21) et utiliser des termes et tournures linguistiques qui se retrouvent dans la langue de l'élite canadienne-française de la première moitié du XIX^e siècle.

Dans la contribution suivante (“Écrire à Saguenay au début du XX^e siècle: adaptation sociale et accommodation linguistique”, pp. 31-50) Sandrine TAILLEUR et Marie-Ève ROUILLARD proposent une analyse lexicale des usages linguistiques de deux femmes, mère et fille, qui ont vécu à Chicoutimi au tournant du XX^e siècle. Membres de l'élite locale, Anne-Marie PALARDY et Esther DUBUC ont reçu une excellente éducation qui leur a permis de bien maîtriser le code écrit. Les variations lexicales observées dans leurs lettres et journaux de voyage ou intime s'expliquent par le phénomène de l'accommodation linguistique, à savoir “la tendance d'un individu ou d'une communauté à converger vers une communauté linguistique idéalisée, ou encore à chercher à se conformer à une norme externe spécifique” (p. 47).

Myriam BERGERON-MAGUIRE se penche sur les lettres que Marie LABRY adresse, au cours de son séjour à Saint-Domingue, à son oncle et à sa tante qui vivent à Angers et qui l'avaient accueillie pendant dix ans. (“Entre Saint-Domingue et Angers: le français d'une créole d'Ancien Régime”, pp. 51-67). Rédigées entre 1774 et 1778, ces lettres s'avèrent écrites dans un français “caractérisé par un nombre de traits d'origine angevine, d'origine populaire ou encore en lien avec des réalités du Nouveau Monde” (p. 52) qui sont décrits et analysés dans cette étude. L'article propose en outre en annexe une édition critique de la première lettre de Marie LABRY, écrite à son arrivée à Saint-Dominique en 1774 (pp. 65-67).

Les trois premières contributions de la deuxième partie, “Les genres épistolaires et le rapport à la scripturalité”, présentent les résultats de recherches historiques et archivistiques. L'article de Rénald LESSARD, “Les billets de l'Acadie et la circulation de l'écrit en Nouvelle-France (1750-1760)” (pp. 131-148), fait découvrir une nouvelle source archivistique, les “billets d'Acadie”, à savoir des certificats émis par les autorités coloniales françaises dont on a retrouvé des descriptions dans 137 bordereaux conservés aux Archives nationales de France. Ces documents manuscrits permettent d'éclairer le rôle joué par l'État français dans la ‘nouvelle Acadie’ entre 1750 et 1760 mais aussi d'étudier le réseau de circulation de l'écrit, à une époque où la majorité de la population avait un très faible degré d'alphabétisation.

Geneviève PICHÉ propose une contribution concernant “La parole écrite des gens d'Église (XIX^e-XX^e siècles): perceptions et témoignages d'une Amérique française catholique” (pp. 149-168) dans laquelle elle met en valeur la portée historique des écrits intimes d'un

missionnaire et de deux religieuses, rédigés entre la fin du XIX^e siècle et la seconde moitié du XX^e: le récit de voyage du père Morice (1900), le journal personnel de voyage de sœur Marie-Édouard (1866, nord-ouest des États-Unis) et l'autobiographie de sœur Charles-Auguste (Ontario, deuxième moitié du XX^e siècle).

Yves FRENETTE adresse son attention à “Alma Drouin, épistolière (1912-1918)” (pp. 169-187), une jeune Franco-Américaine du New Hampshire dont la correspondance est rédigée surtout en anglais. Cette étude contribue à éclairer le programme d'apprentissage de l'art épistolaire, l'importance de la pratique de ce genre d'écriture dans la vie quotidienne des femmes du milieu ouvrier, la dimension identitaire hybride des foyers bilingues.

Le dernier des articles que nous présentons ici, écrit par Federica DIÉMOZ (†) et Julie ROTHENBÜHLER, concerne “Les *Archives de la vie ordinaire* (AVO) et l'apport des peu-lettrés et mieux-lettrés à la connaissance de l'histoire linguistique du canton de Neuchâtel” (pp. 203-221). Après une présentation de cette initiative visant la conservation des documents privés, mise en place en 2003 suivant l'exemple d'autres cantons suisses, l'étude fournit les résultats d'une analyse linguistique appliquée à deux fonds épistolaires représentatifs d'une part des pratiques langagières de personnes peu-lettrées appartenant à des familles paysannes d'origine modeste qui ont eu des expériences de migration en Amérique du Nord et d'autre part de celles relatives à des scripteurs d'origine bourgeoise qui ont fait un séjour de formation en Allemagne. Les lettres examinées, écrites au début du XX^e siècle, offrent des informations intéressantes sur les l'écriture des peu-lettrés et sur le français régional de Suisse romande, qui s'avèrent d'ailleurs utiles pour approfondir la connaissance du français de l'Ouest du Canada.

Le lecteur pourra retrouver les descriptions des études citées dans la section “Références bibliographiques” qui clôt le volume, une ressource très utile pour se renseigner sur les études en sociolinguistique historique du français et pour découvrir les nouvelles perspectives qui s'ouvrent avec les recherches sur la “parole écrite”.

Cristina BRANCAGLION